

À monneur Sully Prudhomme,
hommage de bonne confraternité, et
de vive sympathie littéraire.

Sais-tu ce qu'il faut, ô poète,
de tes accents audacieux ? —
Un tendre rith qui les répète,
Un Arge qui les porte aux cieux.

Sais-tu ce qu'il te faut encore,
Artiste de la gloire éprise ? —
L'instant où Pétrarque a vu Laura,
L'heure où Dante a vu Béatrice.

Sais-tu ce qu'il faut à la lyre
Que tu veues d'immortaliser ? —
Les étreintes de ton désir
Le baptême de ton baiser.

Leïcadi et^{te} Penquer

Brest, le 1^{er} mai 1865.



LIMINAIRE

Les historiens lettrés nous ont conté la geste des Parnassiens et ont omis par un manque de courtoisie qui étonne chez un peuple si connu pour sa galanterie, de nous présenter les dames parnassiennes. Et pourtant, elles furent sept à participer activement à "l'art pour l'art": Mmes Ackermann, Blanchecotte, Bourotte, Colet, Penquer, Siéfert, Nina de Villard. Une pléiade, autant que les sept filles qu'Atlas eut de Pleïone, autant que les étoiles de la constellation, autant que les sages de la Grèce, autant que dans la "brigade" de Ronsard, sans espérer les comparer utilement une à une à du Bellay, à de Baïf, à Dorat, à Belleau, à Jodelle, et de Thyard.

En y ajoutant le pâle visage énigmatique d'Isabelle Guyon, il n'en manque plus qu'une pour reconstituer en son complet, le chœur des muses. Au temps jadis, sur le Mont Parnasse, un temple était dédié à Thémis, en toute justice, nous avons brûlé un peu d'encens en leur honneur et en leur mémoire.

Nous sommes à l'heure où le féminisme relève la tête, nous nous défendons d'avoir cédé à

la mode en admirant comme il se doit ces inspirées de l'avant-siècle.

Les muses du Parnasse ne sont en rien revendicatrices, ni suffragettes, elles frémissaient en vers à l'instar de leurs époux, de leurs frères.. de leurs amants; il nous a plu de recueillir leurs soupirs. Ces femmes d'antan ne seront pas élevées en exemple par les dames turbulentes d'aujourd'hui. Si une George Sand revendique le droit de création, luttant sur le même terrain que les hommes, jusqu'à leur emprunter leur pantalon et leur cigare, d'autres savent triompher avec les seules armes de leur féminité. Une Marceline Desbordes-Valmore porte haut tout ce que la poésie contient d'essentiellement féminin : la grâce, la tendresse, la sensibilité. Non seulement, elle sut tenir dignement sa place dans le concert poétique, mais elle s'assura une place enviée de soliste. Elle eut des admirations persistant dans les générations suivantes; notre incomparable Verlaine avait une dévotion pour la qualité de son art. Elle ne fut pas la seule à pouvoir rivaliser avec les plus grands poètes. Ces quelques pages sont destinées à illustrer le rôle de quelques bas-bleus dans un mouvement qui regroupa un court moment l'élite de la poésie française. Elles se présentent à nous en échantillon de ce qu'est la femme poète au dix-neuvième siècle. Ce sont les parnassiens : le comité de 1866, celui de 1869, et le jury de 1876 qui ont décidé pour nous. Ils ont bien choisi, elles illustrent bien des "catégories sociologiques" pour parler doctement, aussi variées que représentatives : Mme Colet, mondaine, intrigante, non dépourvue de talent, salonarde et encombrante; Mme Ackermann, femme de tête, scientifique, poète athée, voltairienne et pascalienne; Mme Penquer, bonne épouse et bonne mère, provinciale traditionaliste et religieuse; Mme Siéfert, née d'un orage romantique, la souffrance incarnée, attendant la mort et griffonnant dans son antichambre des vers; Mme Blanchecotte, coussette attendrie, dévouée et bonne fille, cuvrière-poète;

Mme Bourotte, venue de province pour un pèlerinage sur le Mont Parnasse puis disparue. Si ce n'est leur féminité, nous aurions beaucoup de peine à découvrir entre elles un point commun, quoiqu'elles soient issues toutes de ce romantisme dolent dont le chantre privilégié est Lamartine. Elles sont toutes peu ou prou immergées dans ce romantisme, elles miroitent toutes des reflets du Lac. Bien qu'il s'en défende à grands cris, le Parnasse contemporain n'attend pas l'entrée des parnassiennes pour être romantique, il est parnassien surtout par ses défauts et romantique par ses qualités; un romantisme épuré de lyrisme, certes, mais tous ses maîtres à penser sont romantiques.

La femme n'a pas besoin de publier pour avoir sa place dans la littérature, elle est l'inspiratrice, elle est sujet de roman, on lui dédie des vers, elle est l'objet de passion, elle ouvre des salons et des cénacles, encourage les talents et détruit les réputations.

Le dix-neuvième siècle était encore une société où les rôles étaient distribués et chacun le jouait avec sérieux. Le troisième garde ne convoitait pas l'emploi de César et la jeune ingénue celui de Brutus. Sur le plan intellectuel et social, la femme est éducatrice. Dans tous les ouvrages de morale bien pensants - souvent rédigés par des femmes - elle est vouée à cette tâche primordiale. La femme prendra la bonne place dans la littérature enfantine, d'Amable Tastu à la comtesse de Ségur en passant par Mme d'Abrantès, Zénaïde Fleuriot et.. Mme Colet. Par nature, la femme du dix-neuvième siècle n'est pas un esprit en recherche, elle porte la tradition et la transmet. Nous verrons que certaines femmes lui dénieront toute aptitude à créer : "On ne peut concevoir ni mettre au monde de deux côtés à la fois" s'écrira Louise Ackermann. La littérature féminine ne pêche pas par l'infériorité. La poésie mâle ou femelle étudiée sans souci de chronologie, brille par autant de métier, autant de maîtrise, mais

la femme poète apporte moins de primauté dans son art. Il lui manque cette originalité qui fait pièce. Autant d'art mais avec un temps de retard qui la fait toujours moins remarquer. Certains vers de Mme Ackermann atteignent, dans le même esprit négateur, à la beauté d'un vers de Vigny, et sans qu'il y ait pastiche, ils viennent après.

La femme est toute sensibilité, et celle-ci change et s'efface avec le temps. Son talent est plus fragile. Dentellière et brodeuse, son ouvrage d'aiguille plus délicat n'orne pas les grandes cimaises. Artisane, elle est pourtant le reflet plus exact et plus vivant de son temps.

Cela dit, peut-on encore parler de poésie féminine ? Certes pas, car elle n'est pas typique. Qui peut se vanter de reconnaître si un vers est écrit par une femme ou par un homme sans une science graphologique approfondie ? De même qu'un bel alexandrin n'a pas d'âge et que frappé au coin de la beauté, il devient immortel, il n'a pas de genre; il serait aussi ridicule de gloser sur le sexe des poètes que sur celui des anges.

